

Rapport de soutenance de la thèse de doctorat de Rémi Papillault

10 décembre 2008

Le 10 décembre 2008, Rémi Papillault a présenté à l'École des hautes études en sciences sociales en vue de l'obtention du titre de docteur de l'EHESS une thèse intitulée *Chandigarh, l'œuvre ouverte et le temps ; anatomie d'un projet de ville neuve de Le Corbusier en Inde, 1950-1965*. Le travail était composé de deux volumes comptant 352 pages, comprenant le texte principal, l'index et la bibliographie, et d'un volume de 206 pages d'illustrations.

Le jury était composé de Yannis Tsiomis, directeur d'études à École des hautes études en sciences sociales, directeur de la thèse, Bruno Reichlin, professeur émérite à l'Institut d'architecture de l'Université de Genève et professeur à l'Académie d'architecture de la Suisse italienne, Stanislaus von Moos, professeur émérite à l'Université de Zurich et professeur à l'Académie d'architecture de la Suisse italienne, Jean-Luc Racine, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à École des hautes études en sciences sociales et Jean-Louis Cohen, professeur des universités et à New York University, qui été choisi par le jury pour le présider.

La soutenance débute à 14 heures 35.

Dans son exposé liminaire, Rémi Papillault présente sa recherche portant sur l'histoire de la création de la ville de Chandigarh, capitale du Punjab, voulue par Jawaharlal Nehru comme pièce essentielle d'un plan de modernisation du territoire de la nouvelle république indienne. Suite à un premier projet élaboré par l'Américain Albert Mayer et son équipe, les architectes Le Corbusier, Maxwell Fry, Jane Drew et Pierre Jeanneret furent chargés de sa mise au point et de sa réalisation de 1950 à 1965. L'analyse de la thèse est centrée sur la prise en compte de l'incidence de la durée dans le projet à l'échelle de la ville et de son architecture. La problématique centrale porte sur l'intégration du temps dans l'élaboration du projet pour la ville, sur l'invention d'outils de planification urbaine par l'équipe des concepteurs, ainsi que sur leurs modes d'application.

Une première hypothèse est celle de la rupture. La ville nouvelle conçue par Le Corbusier serait en rupture avec la pensée urbaine développée jusque là, tant dans ses projets d'avant-guerre -la ville pour trois millions d'habitants, la Ville radieuse, ou encore Stockholm et Anvers- que dans ses projets pour la reconstruction après 1945 -Saint-Dié, Saint-Gaudens, La Rochelle et Marseille-Veyre. L'idée défendue jusque-là était celle d'une ville inscrite dans le présent, artefact produit dans l'instant, à travers la fusion ville-architecture dont la surdéfinition se voulait une garantie d'efficience. Toutes les échelles spatiales et fonctionnelles s'y emboîtaient froidement dans le présent. Chandigarh est autre : la rupture est



annoncée par Le Corbusier lui-même dans son introduction au CIAM 8 de Hoddesdon, en 1951 : « Tout ce que je croyais savoir jusque-là a été remis en question ». Dans la confrontation avec le réel pour le projet de capitale du Punjab, la fin des certitudes des pères du Mouvement moderne coïncide avec la fin des illusions de Le Corbusier sur son propre urbanisme.

Une autre hypothèse, qui semble de prime abord opposée à la précédente, est que, parallèlement aux grands projets urbanistiques appliqués et théoriques, il existe dans l'œuvre une constellation de projets ou de recherches, d'importance plus ou moins grande, qui annoncent la pensée de l'ouverture aux temps pour la ville de Chandigarh. Les échecs de l'architecte dans la mise en application de ses théories sur la ville l'auraient conduit à redéfinir sa pensée sur l'urbanisme en intégrant le temps d'une façon nouvelle.

La troisième hypothèse est que la reformulation théorique de Le Corbusier aurait été rendue possible par la volonté de Nehru d'instaurer en Inde une nouvelle démocratie, d'exprimer une transparence lisible dans l'architecture et dans l'urbanisme. Les réalisations d'Otto Koenigsberger à Bhubaneswar et la conception plus tardive de Gāndhīnagar participent, elles aussi, de ce mouvement d'expression de la modernité à travers la forme urbaine, renouant peut-être avec un savoir-faire indien très ancien pour les villes neuves.

La recherche se fonde sur des sources dont certaines n'ont jamais été vraiment utilisées dans les publications pourtant nombreuses concernant la ville de Chandigarh. Il s'agit notamment des albums et des carnets de croquis où l'on peut lire le récit des premiers moments de la conception, des reproductions numériques des plans, qui permettent de mesurer le niveau de définition de la ville et des bâtiments, et des échanges qui eurent lieu entre l'atelier de la rue de Sèvres et l'équipe des architectes à Chandigarh. Cette analyse archivistique s'est enrichie d'entretiens auprès des anciens collaborateurs de l'agence à Paris et en Inde, ainsi que de l'observation *in situ* des bâtiments, au travers de plusieurs campagnes de relevés sur les secteurs d'habitat ou sur les différents bâtiments conçus par Le Corbusier.

Dans le premier chapitre, les prémices de l'ouverture dans l'œuvre urbaine théorique et appliquée sont étudiés. Dans la confrontation avec le réel, dans les vicissitudes des recherches pour la ville d'Alger ou dans l'errance qui a conduit à l'élaboration du Modulor, apparaissent chez Le Corbusier des doutes sur ses théories concernant l'urbanisme. À partir de la rigueur des premiers projets, il est possible d'établir une chronologie sélective des signes de l'ouverture, dont le candidat donne des exemples.

Le deuxième chapitre porte sur l'histoire de la conception de la ville de Chandigarh en partant du plan antérieur d'Albert Mayer et Matthew Nowicki et de sa prolongation par Le Corbusier, Fry, Drew et Jeanneret. Les reprises et les ruptures entre les deux projets apparaissent clairement : dans le tracé d'ensemble, dans le respect de la localisation des éléments du programme et dans la continuité entre la définition des *superblocks* et celle des secteurs... Le rôle essentiel de la maîtrise d'ouvrage dans le suivi du projet est repérable dans la définition des éléments du programme, dans le suivi technique et financier et, parallèlement à ces missions classiques, dans l'organisation de la rencontre avec l'Inde.

L'analyse du troisième chapitre porte sur les niveaux de projection temporelle mis en œuvre



à Chandigarh, en prêtant une attention particulière aux outils d'ouverture au futur qui, pour la plupart, cinquante ans après la création de la ville, sont toujours d'actualité. Un système opératif urbain a été spécifiquement conceptualisé pour Chandigarh. Aux projets issus d'une ferme volonté, d'une ville imaginée glorieuse, dressée telle un artefact-monument réalisé dans l'instant, succède un projet plus modeste, collectif, réalisé dans la durée, flexible, mouvant et en partie indéfini.

Cette mesure des temporalités de l'urbanisme se prolonge dans le quatrième chapitre où sont analysés les liens entre échelles architecturales et urbaines, au travers des projets sur l'habitat et sur les différentes centralités, administratives, commerciales et culturelles. L'ensemble des bâtiments conçus ou construits permet de mesurer l'engagement de Le Corbusier, ses réussites et ses échecs dans le contrôle de la production de l'ensemble, notamment dans le domaine du logement : maisons des péons, village du Gouverneur. La composition pour le City Center autour d'un plan parcellaire intègre les thèmes de l'ordonnance, du pittoresque, de la pondération des masses, qui doivent permettre une réalisation dans le temps. Analyser le Capitole et ses bâtiments permet par ailleurs de révéler les modes de composition par le tracé. Le Corbusier fait preuve d'autant d'énergie pour diffuser l'image de l'harmonie totale par l'emploi du Modulor que pour passer sous silence sa véritable influence dans la composition des formes. Pour ce Capitole, image d'une perfection dans un temps arrêté, un changement programmatique va bloquer la réalisation, entraînant son inachèvement, laissant l'ensemble des partenaires dans une hésitation entre deux projets : le palais du Gouverneur et le musée de la Connaissance.

En conclusion, plusieurs perspectives sont tracées pour des explorations ultérieures sur les théories et les projets de Le Corbusier après Chandigarh. L'analyse du lien entre édifices et ville pourrait être prolongée par une réflexion plus fine sur la composition des bâtiments indiens, faisant ressortir leur spécificité au regard de l'ensemble de l'œuvre. Le projet pour l'hôpital de Venise, notamment, conçu comme un bâtiment modulable, changeant, acceptant l'accident, apparaît une piste riche pour envisager Chandigarh comme œuvre ouverte. Dans le prolongement des recherches menées par Ravi Kalia, un travail sur les fonds d'archives à Delhi, ou à Chandigarh lorsqu'ils y seront rendus accessibles, devrait permettre de corriger, de rééquilibrer la part de la maîtrise d'ouvrage dans la réalisation, ainsi que d'en préciser les temporalités spécifiques.

Chandigarh compte aujourd'hui 1,5 million d'habitants et a vu sa surface tripler, si du moins on prend en compte les extensions de Mohali au Punjab et de Panchkula en Haryana, et de multiples questions se posent. Comment les Indiens se sont-ils appropriés les dispositifs temporels ? Quels sont ceux qui conservent une pertinence ? Quelles sont les stratégies de patrimonialisation à l'œuvre ? Comment vit-on à Chandigarh cinquante ans après sa conception ? Sur tous ces points le titre de la thèse, « Chandigarh, l'œuvre ouverte et le temps », trace les contours d'une problématique ayant pour cadre plus l'histoire de l'urbanisme plutôt que celle de l'art. La « planification ouverte » définie par Sigfried Giedion au début des années 1960 correspond bien à cette vision d'un projet pour la ville qui intègre, « comme s'il s'agissait d'un phénomène naturel », presque biologique, les notions de dynamisme, de circulation, de changement. Cet ensemble de notions, qui doit permettre de « laisser la porte ouverte au hasard », fait écho à bien des réflexions d'aujourd'hui.

Yannis Tsiomis prend la parole à 15 heures 5.



Il rappelle tout d'abord le riche parcours de Rémi Papillault, et l'expérience qu'il a acquise en tant qu'enseignant dans les écoles d'architecture, comme chercheur, et aussi comme architecte. Par ailleurs, à côté de ses nombreuses recherches, il a organisé plusieurs colloques et expositions, et il est l'auteur de plusieurs articles et ouvrages dont un nombre significatif sur Chandigarh et l'Inde. Enfin, depuis plusieurs années, le candidat s'est penché sur l'œuvre de Le Corbusier non seulement en tant que chercheur. Il a activement participé au sein de la Fondation Le Corbusier à la protection et la valorisation de l'œuvre de l'architecte.

Sa recherche a profité de la connaissance approfondie du terrain, d'un travail d'archives exhaustif – celles qui sont accessibles en Inde et à Chandigarh, mais aussi et surtout celles de la Fondation Le Corbusier. Ce travail minutieux devient évident quand on parcourt les 200 pages d'annexes où figurent photographies, reproduction de plans, des carnets de croquis, de lettres etc. La recherche, dans sa forme, répond aux exigences d'une thèse : texte bien structuré, index des noms et lieux, bibliographie etc. L'écriture est agréable, malgré quelques scories ici ou là, quelques imprécisions aussi dans les notes et un certain désordre dans la présentation où des considérations générales, sûrement pertinentes, rompent pourtant le fil chronologique et déstabilisent quelques fois le lecteur : par exemple les références à Aldo Rossi, Giulio Carlo Argan, Lewis Mumford, Henri Lefebvre ou Emilio Sereni sur la ville comme artefact interrompent, sans raison évidente, le récit sur Chandigarh. Dans la publication qui devra suivre, ces références et réflexions générales pourront être regroupées en fin de chapitre pour éviter l'interruption du récit.

Il y a deux dimensions de Chandigarh dans la recherche et la difficulté a consisté à les articuler : d'une part Chandigarh en tant qu'œuvre majeure de Le Corbusier ; d'autre part Chandigarh dans le contexte de l'histoire politique de l'Inde. Gérer le territoire, l'administrer, le pacifier, le moderniser, donner à l'Inde la stature d'un état indépendant respecté, répondre aux visées territoriales des voisins sont quelques uns des objectifs du pouvoir de l'époque et, selon Yannis Tsiomis, il aurait fallu insister plus sur ce contexte géopolitique et de politique intérieure de l'Inde. D'autant plus que le contexte militaro-politique s'imbrique avec le projet de la ville : comme Rémi Papillault le souligne p. 54, hormis son rôle administratif et politique, « derrière la *beautiful green city*, se cache une importante place militaire, dimension qui explique bien de blocages de la ville aujourd'hui ». En tout cas d'Albert Mayer à Matthew Nowicki et jusqu'à Le Corbusier en passant par Jane Drew et Maxwell Fry, on suit parfaitement bien l'histoire de la fondation de la ville, relatée avec une précision exemplaire.

Les différentes démarches sont décrites en éclaircissant les raisons des tensions et des divergences entre architectes. La démarche des Fry et Drew rappelle plus celle des membres du Team 10 (ethno-architecture et tiers monde) que celle de Le Corbusier, qui affronte la « culture » ou « l'esprit d'une civilisation », sans s'occuper des modes d'habiter. En fait, Le Corbusier, fidèle à lui-même, privilégie une connaissance visuelle, picturale de l'Inde comme aussi de la Grèce, de la Turquie, du Brésil ou tout autre pays qu'il visite. Elle n'est ni « politique » au sens large du terme, ni culturelle, ni ethnologique, mais elle est sûrement paysagère, topographique et mythologique. En ce sens, la comparaison avec les approches de Candilis au Maroc ou d'Aldo Van Eyck en Afrique montre la rupture voulue par la nouvelle génération d'architectes dans les années 1950. En tout cas, les informations fournies sur la stratégie corbuséenne de « détournement » et le rôle des Mayer/Nowicki par rapport à celui de Le Corbusier sont très intéressantes car elles déplacent la question de la propriété intellectuelle vers la conception « fragmentée, phasée » de la ville, œuvre d'acteurs multiples.



qui altèrent de toute façon le plan initial.

On ne peut qu'être comblé par la description de l'évolution du plan dans le temps, le passage du plan au schéma, jusqu'à celui de mai 1952, l'organisation du travail dans l'agence parisienne de Le Corbusier et le rapport avec l'agence à Chandigarh, éclairant ainsi les tensions qui s'en suivent. On aimerait cependant en savoir plus sur les ingénieurs indiens Thapar et Varma, dont le rôle est central, ainsi que sur les autres acteurs locaux. Enfin, toutes les parties qui décrivent la ville par thèmes ou lieux comme l'arborisation, le paysage, les espaces de loisirs, le parc, le système de circulation, le travail minutieux sur les secteurs, les villages etc. sont des parties très intéressantes, car on décèle les constantes qui traversent l'œuvre de l'architecte (de l'Amérique du Sud à Izmir) mais aussi les ruptures par rapport aux principes établis antérieurement (exemple la localisation de la gare). Il s'agit donc d'un relevé exhaustif de la construction d'une ville nouvelle dans le temps que le deuxième volume poursuit en décrivant tous les bâtiments dans lesquels le Corbusier s'est impliqué de près ou de loin. On suit ainsi aussi bien les échecs que les triomphes (l'Assemblée, le Secrétariat).

En poursuivant, Yannis Tsiomis soulève deux questions : la première concerne les similitudes avec l'histoire des villes nouvelles et capitales. A Brasilia rien n'a été prévu pour ceux qui la construiront, ni pour l'arrivée de nouveaux habitants « indésirables ». De même à Chandigarh, comme le démontre l'étude de Madhu Sarin (1982), l'arrivée massive de paysans, de petits employés et d'ouvriers n'était pas moins inattendue. En fait le sort des immigrants, les bidonvilles, la programmation des villes satellites, l'évolution du foncier etc., sont des situations parallèles comme aussi le phénomène de retournement des secteurs (à Brasilia, celui des *superquadras*) vers l'extérieur comme si la ville ne supportait pas l'intériorisation forcée. On observe ainsi qu'avec la stratification spatiale et sociale, les villes de fondation se banalisent et suivent le chemin de toutes les villes. En ce sens inéluctablement toute ville nouvelle est une œuvre ouverte par nécessité et non pas par prévision et toute ville de fondation ne dément pas cette règle. Suite aux observations qui précèdent, Yannis Tsiomis pose alors au candidat quelques questions sur les hypothèses de son travail en précisant qu'il ne peut qu'être d'accord avec la première hypothèse, celle qui stipule que Chandigarh représente une rupture relative avec la pensée urbaine que Le Corbusier développe jusqu'alors.

L'hypothèse formulée dans la thèse sur l'urbanisme comme « œuvre ouverte » pose plus de problèmes. Sauf pour les schémas théoriques, comme le Musée à croissance illimitée, il est impossible de concevoir *a priori* l'évolution d'une ville dans le temps à cause des aléas des usages, de la démographie etc... Toute ville nouvelle est conçue, forcément, comme une Atlantide, comme ville utopique mais dès qu'elle commence à être habitée, elle évolue, comme toute ville. Toute ville de fondation dès qu'elle commence à se réaliser est forcément « œuvre ouverte » : Washington (1790), Athènes (1833), Ankara (années 1920), Islamabad de Doxiadis (années 1960). En ce sens Yannis Tsiomis s'interroge sur l'utilité du recours à Umberto Eco : peut-on comparer l'œuvre écrite et l'œuvre construite ? Peut-on comparer l'œuvre littéraire avec l'architecture ? Et si oui, quels sont les termes et les critères de comparaison ? Peut-on comparer l'œuvre urbanistique et la musique (Stockhausen) ? Dans les œuvres musicales citées par Eco c'est l'interprétation qui reste « ouverte » et non pas la conception et si, à la limite, on cherchait une analogie, cette dernière pourrait se faire plutôt avec le jazz et l'improvisation car, effectivement, l'interprète improvise mais à partir d'une structure de base.



En tout cas la ville ne devient-t-elle pas « œuvre ouverte » une fois qu'elle échappe à ses auteurs pour commencer à vivre dans le temps ? C'est à dire comme « œuvre ouverte » pendant la conception et production mais à partir de sa consommation. Si la ville est conçue comme une « œuvre ouverte », c'est à dire si cette notion fait partie de la démarche de conception de l'urbaniste-architecte, à ce moment ne se pose-t-elle pas en dehors du temps ? Or, Le Corbusier est un professionnel aguerrri comme le montre ce travail et il sait que le temps, surtout quand on conçoit la ville, est le temps partagé des acteurs, y compris des architectes.

En ce sens c'est plutôt la distinction faite par Fernand Braudel, entre villes de création (villes créées dans le temps et dont on ignore la date de naissance) et villes de fondation (ou villes de volonté) qui éclaire mieux les propos de la thèse. C'est le temps de l'histoire qui, par la stratification, rend Chandigarh de ville de volonté, ville dans l'histoire. Ce n'est pas le temps qui accueille « l'œuvre ouverte » mais « l'œuvre » qui devient ouverte parce qu'elle s'inscrit dans le temps. Yannis Tsiomis termine en félicitant encore une fois Rémi Papillault pour un travail remarquable qui ouvre de nouvelles pistes permettant de poser toutes ces questions.

Rémi Papillault répond aux questions de Yannis Tsiomis. Bruno Reichlin prend la parole à 15 heures 35.

Il affirme tout d'abord que l'entreprise d'écrire la biographie d'une ville est de l'ordre de la polyphonie. Comme dans le film d'Akira Kurosawa *Rashomon*, différentes histoires, différents récits coexistent. Le recensement des idées et des protagonistes est la première tâche, et conduit à s'interroger sur les stratégies de Le Corbusier, qui dans ce cas fait figure avant tout d'urbaniste, et dont la démarche à Chandigarh diffère de celle menée auparavant et par la suite.

Bruno Reichlin reste un peu sur sa faim quant à l'analyse de cette dimension. En fait, le plan de Le Corbusier s'inscrit dans une série de décisions antérieures et dans un parti qui n'est pas le sien. L'approbation du plan de Mayer est rapide et d'ailleurs, pour les Indiens, il semble s'agir toujours d'un même plan, comme le montre la thèse. Les différents acteurs sont présentés avec précision, mais un certain brouillard demeure en définitive quant aux relations entre Le Corbusier et Pierre Jeanneret. Il est regrettable à ce propos que les archives de ce dernier restent toujours inaccessibles, ce qui a déséquilibré l'approche de la thèse, en dépit de tous les efforts réussis du candidat.

L'approche des acteurs reste fondamentalement individuelle, mais ils réussissent à travailler ensemble sur la base de malentendus ou de stratégies personnelles. Le Corbusier ne se cantonne pas au seul Capitole, mais intervient ailleurs, parfois en conflit avec ses partenaires, à commencer par Pierre Jeanneret. Un autre aspect qui intéresse Bruno Reichlin est la série des miracles, des rites et des mythes fondateurs rencontrés à Chandigarh. Dans un monde sécularisé, le besoin de constructions transcendant les problèmes matériels ne cesse d'être formulé. On est mal renseigné sur la dimension technique des quartiers et des ouvrages, alors que l'on dispose de beaucoup d'informations sur les idéologies.

Lorsque l'on découvre Chandigarh, on est frappé par la densité des arbres, et dans le centre par celle des édifices à portiques. Mais le projet est-il achevé ? Devait-il continuer et



comment ? Les centralités se sont-elles déplacées ? Il lui a semblé en effet lors de sa visite de la ville, que les Indiens semblent avoir des difficultés à maîtriser la ville dans le cadre des dispositifs existants, sans pour autant que son plan connaisse une véritable ouverture.

Bruno Reichlin formule plusieurs questions. Il rappelle que la notion d'« œuvre ouverte » a été construite par Umberto Eco en référence à l'art, et qu'elle rend compte de certains phénomènes de poésie comprenant des aspects aléatoires. Il est possible de recenser tous ces projets et d'y voir une œuvre donnant une règle d'ensemble. Eco note ainsi que les musiciens jouent avec le temps. Rapporther cette notion à un artefact utilitaire comme l'est la ville est assez difficile. Il demande au candidat si au fond Chandigarh n'est pas planifiée comme toutes les villes contemporaines, car en fait, à part le Capitole et le magnifique parc continu, elle n'est pas si lisible que cela. Enfin, Bruno Reichlin note, en s'avouant conscient du caractère provocateur de sa remarque, que Chandigarh ressemble fort à l'urbanisme intégré des années 1950, car les problèmes y sont posés de façon identique.

Rémi Papillault répond aux questions de Bruno Reichlin. La séance est suspendue à 15 heures 50. Stanislaus von Moos prend la parole lors de la reprise à 16 heures 5.

Comme les pré-rapports l'ont énoncé, le travail représente un énorme pas en avant en ce qui concerne la connaissance de Chandigarh, d'autant plus que le sujet est déjà bien fouillé - Chandigarh est probablement la mieux recherchée et la mieux documentée parmi les nombreuses « villes nouvelles » du dernier demi-siècle, à l'exception peut-être de Brasilia, et ceci grâce aussi à plusieurs travaux publiés de Rémi Papillault. On peut dire sans hésitation que la thèse représente le travail le plus scrupuleusement recherché au niveau des sources biographiques concernant Le Corbusier et Chandigarh (et d'ailleurs aussi les autres Senior Architects, à savoir Pierre Jeanneret, Maxwell Fry et Jane Drew). C'est aussi le travail le plus détaillé qui existe à ce jour sur l'architecture, notamment celle des palais du Capitole qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'ont été que peu étudiés.

C'est donc un recueil de données d'une importance extraordinaire -- peut être encore davantage en ce qui concerne le personnage de Le Corbusier et la dimension poétique –ou poétologique- des palais de Chandigarh qu'en ce qui concerne l'histoire de l'urbanisme en général. Stanislaus von Moos a donc appris énormément de choses au niveau biographique, mais aussi au niveau de la lecture de l'architecture de Chandigarh et de la conception de la monumentalité qui y est implicite.

Sur l'aspect biographique, la thèse éclaire la psychologie du maître, son incroyable manque de modestie - ou de réalisme - en ce qui concerne son rôle de novateur, en ce qui concerne la « corne d'abondance » de sa propre créativité, ou par exemple dans tout ce qui concerne l'histoire du prétendu « rejet » du modèle de Mayer, alors qu'il est évident que son projet est resté la base du plan de Chandigarh et fut considéré comme tel par Nehru, comme l'a montré Giuseppina Lonerio. Stanislaus von Moos a aussi énormément appris quant à la capacité de Le Corbusier d'arriver néanmoins à des compromis avec les compagnons du projet, ce qui ne semble pas avoir empêché Pierre Jeanneret de bouder son cousin pendant le reste de l'époque de leur collaboration. On apprend beaucoup sur ses intérêts, sur ses sujets de conversation en Inde, où il ne parlait presque jamais d'architecture avec les gens du chantier, mais plutôt de vaches saintes, de singes, de la vie des paysans, alors que pour ses ambitions architecturales, il faut consulter ses correspondances avec son épouse, puis avec sa mère, qui se révèlent être



une source encore trop peu exploitée. On apprend aussi à quel point sa curiosité pour le patrimoine architectural de l'Inde était limitée; Lorsque une panne de voiture interrompit un voyage à Fatehpur Sikri il se borna à écrire qu'il avait renoncé à cette « excursion touristique »...

Grâce à la richesse des informations, on entrevoit de surprenants échos de la guerre froide, comme son anti-américanisme viscéral lorsque le cas d'Albert Mayer pour lui se résume à « l'Américain [mis] *knock-out* », un anti-américanisme en étonnante syntonie avec la politique du non-alignement de Nehru, Tito, et autres. À la lecture, le travail se révèle comme un tissu extrêmement dense d'études monographiques détaillées sur la construction de Chandigarh, pointues et allégées par des aperçus biographiques des plus précieux. L'intérêt scientifique du travail dépasse donc le cadre d'une simple monographie sur Chandigarh et réside dans la thèse, selon laquelle tant la conception que la construction de Chandigarh seraient un exemple d'« œuvre ouverte » (*opera aperta* au sens d'Umberto Eco).

Le rapprochement de l'urbanisme de Chandigarh et du concept d'œuvre ouverte a une plausibilité évidente. Il suffit de rapprocher une vue d'en haut de Chandigarh à la fameuse vue panoramique de la Ville contemporaine de 3 millions d'habitants pour saisir le contraste entre une œuvre figée, coupée de toute contingence historique et temporelle, d'un côté, et une ville dont seule l'infrastructure suit un régime orthogonal, pour laisser libre cours aux interventions architecturales. Il suffit de placer la figure du Modulor, déclencheuse d'une spirale sans fin de nombres et de proportions qui vont de la dimension intime à la dimension cosmique, à la figure vitruvienne, renfermée dans le cercle et le carré.

Pour la suite, tout dépend évidemment des termes dans lesquels ce rapprochement est mis en œuvre. Selon la thèse, l'ouverture se pratiquerait sur différents niveaux : elle serait localisée au niveau d'une conscience accrue pour les temporalités du phénomène urbain, conscience qui s'affirmerait pour la première fois dans le projet de 1942 pour Alger ; puis l'ouverture est identifiée au niveau de la « dissociation des registres » de l'urbanisme et de l'architecture de l'autre, à l'opposé du Capitole de la nouvelle Delhi, où l'ordre monumental est placé en apothéose de l'axe de circulation ; l'« œuvre ouverte » est ensuite localisée dans l'organisation du travail de l'agence, d'abord clairement centrée sur le patron, mais qui commencerait à s'articuler « à plusieurs mains » à l'époque de Chandigarh. Enfin, la thèse vérifie cette ouverture au niveau de la délégation complète du contrôle du chantier, qui caractériserait le travail des dernières années.

Tout ceci est éminemment plausible, même si chacune de ces hypothèses parfaitement vérifiées sur le plan empirique mériterait d'être approfondie sur le plan de la théorie. L'intervenant se déclare hors d'état de dire si Umberto Eco reconnaîtrait dans Chandigarh son idée d'œuvre ouverte. En historien de l'art, et (à la limite) en historien de la ville, il pose les questions suivantes : serait-il possible de concrétiser le concept d'œuvre ouverte en termes de théorie de l'art, de théorie esthétique, de poétique ? Dans quelle mesure, avec Le Corbusier et l'œuvre ouverte, retrouve-t-on simplement les retombées de la théorie de l'art classique, à savoir de la théorie qui veut que « le dessin soit le sexe masculin de l'art, et la couleur le sexe féminin », thèse maintes fois reprise par Le Corbusier, notamment à l'époque de Chandigarh où il dit que la réalisation d'une peinture n'est rien d'autre que le temps qu'il faut pour appliquer une couche de peinture à un plan défini au préalable à travers d'un dessin ?



Un autre concept qui s'offrirait pour concrétiser utilement l'« ouverture » est celui d'« ambiguïté », proposé aussi bien par Eco que par Robert Venturi, dans un contexte explicitement architectural. Serait-il possible de généraliser la thèse du travail de Rémi Papillault dans le cadre d'une théorie de l'urbanisme postmoderne en général ? En d'autres termes, si Chandigarh est une « œuvre ouverte », que faut-il alors dire des théories de l'urbanisme proposées depuis les années 1950 et 1960 par des auteurs comme Lewis Mumford, Henri Lefebvre, comme Colin Rowe et Fred Kötter, Robert Venturi et Denise Scott Brown, Françoise Choay, John D. Turner ou Rem Koolhaas ? Et que faut-il dire enfin de l'approche systémique en urbanisme proposée par des théoriciens tels Melvin Webber ou Horst Rittel ? Si toutes ces approches peuvent être légitimement qualifiées comme allant *aussi* dans la direction d'une conception de la ville comme « œuvre ouverte », quelle serait alors la spécificité de l'« ouverture » de Chandigarh ?

Rémi Papillault répond aux remarques de Stanislaus von Moos. Jean-Luc Racine prend la parole à 16 heures 40.

Il structure son intervention autour de quatre points principaux.

1. Le titre de sa thèse le dit clairement: Rémi Papillault entend centrer sa recherche sur Chandigarh comme un projet de ville nouvelle porté par « un changement radical dans la pensée de Le Corbusier concernant l'urbanisme » (p. 8), changement qu'illustrent le rapport au temps, et le jeu avec le vide et l'inachevé, que définit la formule d'Umberto Eco d'« œuvre ouverte ». Le travail fourni en deux volumes, complété par un remarquable troisième volume offrant des centaines d'illustrations, remplit parfaitement cet objectif, et inscrira à coup sûr cette thèse comme un objet incontournable tant sur Chandigarh que sur Le Corbusier. Toutefois, en voulant aussi « essayer de faire ressortir » comment le Corbusier et les architectes avec qui il travaille « inventent réellement ce qu'ils annoncent, un nouvel urbanisme, un nouveau lien ville-architecture » (p. 9) l'auteur laisse penser au lecteur qu'une analyse du vécu urbain sera aussi offerte. Ce n'est pas le cas, dans la mesure où cette question, si l'on comprend bien, a été abordée dans un ouvrage précédent de Rémi Papillault sur Chandigarh. Est-ce à dire que la thèse ici offerte, pour reprendre la distinction de Merleau-Ponty entre « le vécu et le perçu » rappelée p. 25, porte sur le perçu des concepteurs et des analystes, plutôt que sur le vécu des habitants ? Une thèse sur Le Corbusier et Chandigarh est d'évidence légitime, mais exclut-elle nécessairement un développement, même rapide, sur ce que fut ensuite l'appropriation du projet par les citoyens, a fortiori quand est mis en avant le concept d'œuvre ouverte, et donc inachevée ?

2. L'intervenant n'étant pas architecte, mais indianiste, c'est le rapport du projet à l'Inde qui fait l'objet de son second point, et des questions qui y sont liées. Peut-on dire qu'une ambiguïté majeure prévaut sur le sens qu'il faut donner à la conception affichée de Chandigarh ? Dans une note de 1952 donnée en annexe p. 557, Nehru écrit ceci : « je trouve que la conception de M. Le Corbusier a beaucoup de vrai et que nous devrions chercher à rendre nos maisons plus conformes aux conditions de la vie indienne ». Dans une lettre citée p. 75, Le Corbusier pour sa part proclame (sans grande modestie) : « Nous avons fait un plan complet, mirobolant, qui retrouve les grandes traditions asiatiques », et parle de « ce qui va devenir une ville unique au monde, construite pour réaliser la joie de vivre dans la simplicité. Il fallait pour cela venir aux Indes ». Or le candidat concède, p. 326, que « l'on se perd en conjectures formelles sur l'indianité de l'œuvre » et précise : « avec l'accord de Nehru, Le



Corbusier cherche plutôt à exprimer l'ouverture à la modernité d'une Inde nouvelle sur la base d'une universalité des références ». Rémi Papillault éclaire bien à cet égard ce que pouvait avoir de politique la volonté de Nehru d'avoir un projet marqué du sceau de la modernité universelle pour un pays nouvellement indépendant.

Plus net encore est le décalage entre la vision de Le Corbusier de son œuvre (« le paysage tout autour est empoigné par l'architecture adorable et grandiose. Depuis des siècles on n'a pas vu cela » (p. 272), ou encore « la première ville du monde qui sera organisée tout d'une pièce sur une gamme d'harmonies » (p. 332) et la dénonciation qu'il fait des autorités indiennes dans une lettre au *Chief Secretary* du gouvernement du Punjab : « vos ministres et vos *chief administrators* n'ont jamais rien compris au travail que j'ai fourni pour Chandigarh » (p. 530). Il s'agit moins ici de souligner le mécontentement du « grand homme » incompris des bureaucrates que l'ignorance affichée de ce que fut l'objectif de l'architecture classique indienne, qui chercha précisément, à l'échelle des villes comme à celle des bâtiments publics ou des maisons d'habitations, à organiser l'espace pour y favoriser l'harmonie entre les hommes, l'ordre social et le cosmos -ou les dieux. L'Inde, finalement, n'était-elle, en dépit de tel ou tel propos de Le Corbusier, qu'un terrain neutre, Chandigarh ayant pu être construite dans un autre pays -hormis les influences mineures relevées ici ou là dans tel ou tel élément décoratif du Capitole ?

3. Si les références au New Delhi impérial de Lutyens étaient inévitables, le candidat a-t-il jugé nécessaire ou pas de porter attention aux villes anciennes de l'Inde, fût-ce en contrepoint du travail rédigé ? La bibliographie donne très peu d'informations sur ce vaste champ, alors que l'on dispose aussi bien d'ouvrages généraux, tel Susan Gole : *Indian Maps and Plans from Earliest Times to the Advent of European Surveys* (Manohar, New Delhi, 1989) que d'études d'architectes extrêmement fouillées, telle celle de Jacques Gaucher : *De la maison à la ville en pays tamoul, ou la diagonale interdite. Etude sur les formes urbaines de la ville-temple sud-indienne* (EFEQ, 2007). Au-delà de ces références, un retour sur les villes précoloniales de l'Inde permet de s'interroger sur la dialectique de l'ouvert et du fermé dans l'urbain indien. Pour le dire autrement, face au concept d'œuvre ouverte, trouve-t-on dans une certaine tradition indienne l'œuvre fermée, qui repousse dans les faubourgs des excroissances pourvues de paramètres sociaux spécifiques ? Sans doute si l'on pense aux villes fortifiées de l'Inde du Nord, ou aux « villes-temples » (un concept parfois critiqué) de l'Inde du Sud, au plan parfaitement géométrique, structurées par des enceintes multiples projetant celle du temple central dans les quartiers résidentiels qui l'entourent.

4. Dernière question: qu'apporterait, pour affiner l'analyse de Le Corbusier et Chandigarh, un détour comparatif vers d'autres capitales elles aussi construites après-guerre ? On pense évidemment à Brasilia, où là encore, comme pour Chandigarh, est à l'œuvre un architecte mondialement connu. Mais hors les chefs d'œuvre de Le Corbusier et de Niemeyer, qu'apporteraient d'autres villes neuves du sous-continent indien, par contraste ? Rémi Papillault évoque à juste titre d'autres capitales d'état (Bhubaneswar pour l'Orissa, Gandhinagar pour le Gujarat). Mais c'est sans doute une autre ville du Punjab — du Punjab pakistanais il est vrai — qui mériterait attention : Islamabad, elle aussi conçue par un architecte étranger, elle aussi pourvue d'une aire politico administrative équivalent fonctionnel du Capitole, mais combinant plus clairement qu'à Chandigarh une modernité universelle « neutre » dirait-on (le palais présidentiel) à une modernité intégrant des éléments de la tradition islamique revisitée (la Cour suprême). Jean-Luc Racine conclut son intervention en soulignant les qualités remarquables de l'étude de Rémi Papillault, appelée à devenir un



travail de référence.

Rémi Papillault répond aux questions de Jean-Luc Racine. Jean-Louis Cohen prend la parole à 17 heures 10.

Jean-Louis Cohen se félicite tout d'abord de la venue à soutenance d'une fort belle thèse issue de la formation de Diplôme d'études approfondies « Le Projet architectural et urbain, théories et dispositifs ». Le travail de Rémi Papillault consacre la maturité d'un architecte-chercheur dont il se souvient d'avoir encadré les premiers pas, lorsque, dans le cadre du Certificat d'études avancées « Architecture urbaine », il rédigea un mémoire remarquable sur « Le dernier rêve de Léon Jaussely », dont rien n'a démenti depuis les conclusions.

La recherche sur la conception et l'édification de Chandigarh est un domaine jalonné par de nombreuses recherches et cependant toujours mouvant, dans lequel Rémi Papillault opère depuis longtemps. Son excellente connaissance du terrain concret et de ses interprétations apparaît à chaque page de la thèse, tandis que son engagement personnel dans la connaissance et la préservation de la ville ne fait aucun doute. La thèse bénéficie du travail dans les archives et de l'arpentage des lieux entrepris depuis des années, combinaison assez exceptionnelle d'attention aux lieux, aux dessins et aux écrits, associée à une réelle finesse dans l'analyse des relations humaines dans lesquelles s'est forgée l'entreprise Chandigarh. Rémi Papillault réussit de la sorte à tresser les documents de statut différent –bien qu'en affirmant clairement que « le bâtiment est le document »–, et à donner du sens à des épisodes jusqu'ici ignorés ou considérés comme mineurs.

Ainsi l'étude inaboutie du projet de maisons pour péons, l'un des multiples faux départs dans l'épopée punjabi de Le Corbusier, prend-elle figure de déclencheur pour le travail des architectes d'opération. Mais le centrage sur Le Corbusier, ses archives et sa biographie est parfois aussi une limite. Le schématisme de l'analyse des projet d'Alger, dont les temporalités sont étroitement déterminées par les conditions politiques locales, est un exemple de ce risque : Le Corbusier est avant tout réactif et c'est très tôt, après avoir abandonné le principe du plan Obus, qu'il répond aux études du plan régional de Prost et Rotival. Un des points forts de la thèse est la mise au clair du mode opératoire de l'agence dans les années 1950-1965. L'instauration d'un principe de délégation « interne » et le recours au bureau d'études de Georges Présenté sont évoqués, ainsi que la délégation « externe », non voulue et mal vécue, avec l'équipe de Chandigarh. Au passage, Rémi Papillault éclaire la question des rapports avec Pierre Jeanneret, et avec les Indiens, tant senior que junior. C'est une sorte de double mécanisme de contrôle qui se met en place, dans le rapport de Le Corbusier avec les *seniors*, et celui de ces derniers avec les *juniors*.

La relation difficile avec Pierre Jeanneret est aussi éclairée, même en l'absence des archives de ce dernier, dont on peut espérer qu'elles refassent surface un jour. Eugène Claudius-Petit avait l'habitude de raconter que la détresse professionnelle de Pierre avait été une des raisons les plus fortes ayant poussé Le Corbusier à accepter la commande indienne, le jour même où son cousin lui avait lancé un SOS. Rémi Papillault éclaire aussi sans dogmatisme les différents aspects du rapport de Le Corbusier à la culture, aux cultures indiennes. Sa méconnaissance en quelque sorte volontaire de l'histoire se couple avec un savoir réel quant à la mythologie et une réelle curiosité quant à l'art des jardins, comme ceux de Pinjore où le système des plateaux du Capitole trouve sa source, et surtout à l'habitation populaire. Cette



curiosité se manifeste dans une phase de la vie de Le Corbusier où il tend à faire sien avec le Cabanon l'idéal de Diogène.

Au centre du propos de la thèse se trouve la question de la monumentalité, mais la relation de Le Corbusier avec Nietzsche est évoquée par trop rapidement. Rémi Papillault ne connaît pas apparemment le livre d'Alexandre Kostka et Irving Wohlfarth, *Nietzsche and « An Architecture of Our Minds »* (1999), dans lequel le texte « Le Corbusier's Nietzschean Metaphors » aurait pu l'aider. Jean-Louis Cohen rapporte à ce propos que l'aigle figurant sur la porte émaillée de l'Assemblée est celui de Zarathoustra, et donc sans doute plus que le symbole de l'esprit que croit y voir Krustup...

Il considère aussi le plan de la thèse comme un peu déséquilibré par la dernière partie, qui fait figure de succession de fiches, et dans laquelle l'impulsion donnée au début par *L'opera aperta* d'Umberto Eco est comme dissipée. Il remarque qu'une partie des questions soulevées par ceux qui l'ont précédé pourraient être pensées autrement, pour peu que l'on traduise *opera* non seulement par « œuvre », mais aussi par « ouvrage ». Mais il est vrai que l'on perçoit dans la structure même de la recherche la somme de toutes les intentions et de tous les embryons de projet élaborés à l'agence.

Jean-Louis Cohen s'intéresse notamment au travail fait sur le centre commercial, alors que Le Corbusier avait jusque là pratiquement ignoré la question des échanges marchands dans sa représentation des villes... Au total, il s'agit donc d'une position des plus stimulantes dans le débat sur Chandigarh et sur toutes les tentatives actuelles d'achèvement ou de réalisation des projets non bâtis de Le Corbusier, sur laquelle se conclut la thèse, en formulant l'hypothèse d'un inachèvement volontaire du Capitole. L'intervenant salue la prise en compte des travaux antérieurs d'Albert Mayer et Matthew Nowicki, dont on connaît mieux la portée depuis la thèse de Giuseppina Lonero. En revanche, il trouve l'évocation des origines de la pensée urbanistique de Le Corbusier plus schématiques. Il se montre aussi réservé sur l'homologie proposée dans la thèse entre le rapport esprit/matière et le rapport Modulor/béton... Il s'interroge à ce propos sur l'aspect anthropomorphique du plan de la ville et demande à Rémi Papillault de définir la notion de « calage », qui guide son analyse des tracés du plan. Abordant brièvement la question de la forme de la thèse, dont le corpus iconographique est exceptionnellement riche et bien structuré, il en juge la rédaction efficace, quoique émaillée de tournures familières et parfois de papillaultismes, comme la notion de plan « modoloré ».

Enfin, évoquant un des passages de la thèse dans lequel Rémi Papillault s'interroge sur le fait que Le Corbusier n'ait pas théorisé Chandigarh, il considère que la réponse est sans doute dans le fait que ce « miracle d'architecture » -le terme est de Le Corbusier- était considéré par lui comme la confirmation méritée de ses idées et non comme un point de départ. Jean-Louis Cohen conclut son intervention en considérant que la thèse marque un seuil dans la connaissance de l'œuvre mature de Le Corbusier et une réflexion extrêmement féconde sur les villes fondées au 20^e siècle à travers le monde.

Rémi Papillault répond aux questions posées par Jean-Louis Cohen.

Le jury se retire à 17 heures 50.



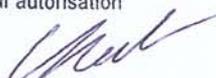
Après délibération, le jury a décidé à l'unanimité d'accorder à Rémi Papillault le titre de docteur de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Histoire et civilisations), avec la mention très honorable, et avec ses félicitations.

La séance est levée à 18 heures.

Yannis Tsiomis Jean-Luc Racine Bruno Reichlin Stanislaus von Moos Jean-Louis Cohen



Copie certifiée conforme à l'original
Paris, le 6/11/2009
pour le Secrétaire général de l'EHESS
et par autorisation


Catherine Redon
Responsable du Service de la Scolarité

